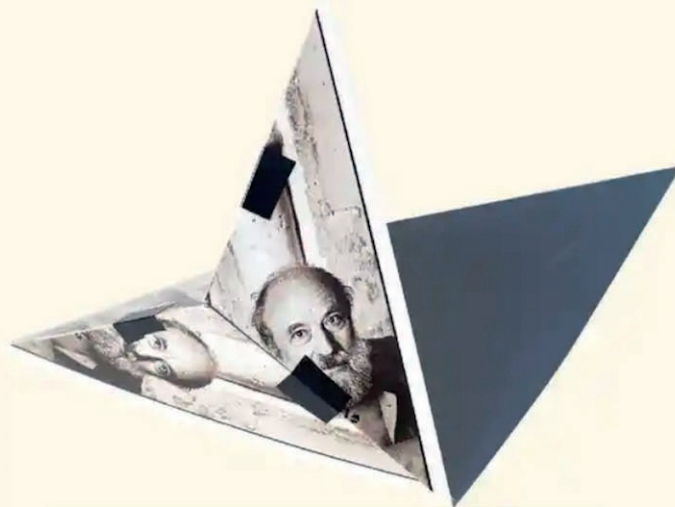


FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

**Michel
Butor**



**Pauline Basso
Adèle Godefroy**
Les Cartes postales
de Michel Butor

Préface de Mireille Calle-Gruber

Éditions du Canoë

Sommaire

Dossier	Les Cartes postales de Michel Butor
02	Édito
03	Entretien avec Pauline Basso, Adèle Godefroy, Mireille Calle-Gruber
10	Extraits choisis - Les Cartes postales de Michel Butor
12	Portrait : Michel Butor
14	La Grâce, un texte de Gaëlle Obiégly (thème du Printemps des Poètes)
16	Dernières parutions
19	Agenda

Édito

Les Cartes postales de Michel Butor

Nathalie Jungerman

« Les messagers de Michel Butor sont des anges de papier. Chacune des cartes postales est pourvue d'ailes bigarrées qu'il a collées par le fragile arrimage de larges bandes scotch de couleur », écrit Mireille Calle-Gruber dans sa préface au livre de Pauline Basso et Adèle Godefroy. Ces dernières ont réuni dans cet ouvrage une sélection de ces courriers artistiques que l'auteur, né en 1926, a envoyés à ses correspondants pendant plus de quarante ans, jusqu'à sa mort en 2016. Pauline Basso, qui prépare une thèse autour des gestes d'assemblages d'écrivains (Michel Butor, Marguerite Duras, Claude Simon, Henry Bauchau), est à l'origine de cette publication qui s'inscrit dans un projet de recherches dirigé par Anne Reverseau à l'Université catholique de Louvain. Adèle Godefroy, photographe, enseignante et chercheuse – à la suite de sa rencontre avec Michel Butor en 2013, elle a fait une thèse sur l'étude des interactions entre la pratique photographique du poète et son écriture –, a photographié les cartes postales de Michel Butor, préparant ses prises de vues avec tout le soin nécessaire que demandent ces « objets épistolaires », fragiles, mobiles, qui réinventent le monde de l'image et de l'écriture. Connue pour être l'une des grandes figures du Nouveau Roman (*L'emploi du temps*, 1956, *La Modification*, prix Renaudot 1957, publiés chez Minit), Michel Butor était aussi poète, essayiste, photographe... et il a collaboré dès 1962 à de très nombreux livres d'artistes. Il a laissé derrière lui une œuvre monumentale et protéiforme. Mireille Calle-Gruber a édité les *Œuvres complètes de Michel Butor* en 12 volumes (La Différence, 2006-2010) et créé les *Cahiers Butor* qui tentent, précisément, de restituer la « diversité vertigineuse de son œuvre ». Les cartes du poète, « petits trésors » gracieux qui relèvent de l'art postal, sont montrées pour la première fois dans cet ouvrage publié (avec le soutien de la Fondation La Poste) aux Éditions du Canoë que dirige Colette Lambrichs.

Par ailleurs, dans le cadre du Printemps des Poètes dont la Fondation La Poste est partenaire depuis 1999, nous avons proposé à Gaëlle Obiégly d'écrire un texte libre sur le thème de la 25^e édition : La Grâce.



© Adèle Godefroy <https://adelegodefroy.com/fr/page-28040-archipel>

Entretien

avec Pauline Basso, Adèle Godefroy, Mireille Calle-Gruber

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Pauline Basso, comment est née l'idée de constituer cet ouvrage qui rend compte pour la première fois des cartes postales de Michel Butor ?

Pauline Basso : Ce livre s'inscrit dans un projet de recherches plus large, dirigé par Anne Reverseau à l'Uclouvain (Université catholique de Louvain) qui s'intéresse au maniement, à la manutention et à la manipulation des images par les écrivains du XIX^e siècle à nos jours : *Handling*^[1], dans lequel mes recherches s'inscrivent. En effet, je m'intéresse à l'influence de la manipulation d'images par les écrivains (en particulier Michel Butor, Marguerite Duras, Claude Simon ou encore Henry Bauchau) dans le processus d'écriture. En consultant les archives de Dotremont pendant le confinement, je suis tombée, un peu par hasard, sur des cartes postales envoyées par Michel Butor et j'ai été tout de suite frappée par le soin accordé aux assemblages et par la diversité des matériaux utilisés par l'auteur. Au fil de mes recherches, je me suis rendu compte que personne n'avait encore exploré cette pratique butorienne qui me semble pourtant centrale dans son œuvre : j'ai alors eu l'idée de leur consacrer un livre qui ne se concentrerait pas sur le contenu de la correspondance (ce qui avait déjà été fait), mais sur sa forme et qui s'attacherait à insister sur les matières, sur les gestes que convoquent leur réalisation ainsi que leur lecture ; ce qu'Adèle Godefroy a su faire admirablement. J'ai eu la chance qu'Anne Reverseau me fasse confiance et accepte de financer

le projet et d'avoir le soutien de Mireille Calle-Gruber ainsi que la confiance de Colette Lambrichs.

Michel Butor, qui a collaboré avec de nombreux artistes, a réalisé ces « assemblages de cartes postales », ainsi les nommez-vous, à partir d'un jeu de papiers et de matériaux divers. Quand débute cette pratique épistolaire qui entretient un rapport étroit avec l'œuvre d'art et quelle en est l'évolution ?

P.B. : Il s'agit là d'une vaste question, rien que mon choix d'appellation pourrait faire l'objet d'un développement dans la mesure où il n'y a pas de consensus sur la manière de nommer cette pratique. D'après mes recherches, cette pratique remonte aux années soixante, lors de son voyage à Albuquerque. Au départ, il s'agissait de cartes de vœux^[2] réalisées avec le matériel de couture de son épouse, Marie-Jo. Selon Butor, comme cela a amusé ses amis, il a continué et n'a plus jamais abandonné cette manière de faire. Au fil du temps, la technique s'est perfectionnée et les matériaux utilisés se sont diversifiés : petit à petit, des cartes routières, des papiers collants japonais ou encore du scotch d'électricien ont fait leur entrée. Ce qui n'était au départ qu'un jeu, un délassement comme le disait Butor, est devenu un point central de son organisation^[3] (il y consacrait son jeudi après-midi) et a rejoint l'œuvre littéraire. La contiguïté des pratiques apparaît relativement tôt : il confie à Roger-Michel Allemand^[4] que ses assemblages de cartes postales

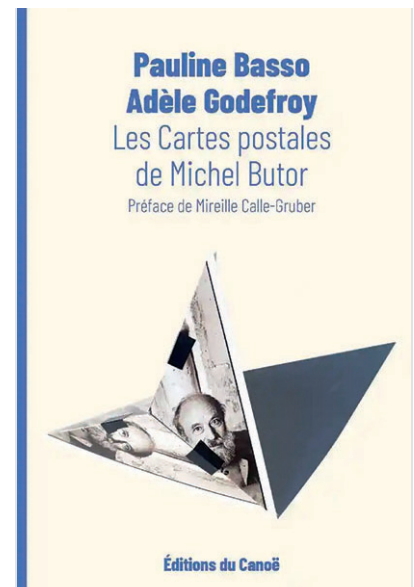


Pauline Basso
© DR

Mireille Calle-Gruber
© Jérôme Panconi



Adèle Godefroy
© Maxime Godard



Les Cartes postales de Michel Butor

Pauline Basso et Adèle Godefroy
Préface de Mireille Calle-Gruber
Avec la complicité d'Anne Reverseau
Éditions du Canoë, mars 2024, 240 pages.
Avec le soutien de



rejoignent ce qu'il a cherché à faire dans *Mobile*. Cette correspondance est devenue pour lui un moyen d'expression artistique à part entière^[5] au point de devenir une illustration de l'un de ses propres textes^[6] dans *Ruines d'avenir*.

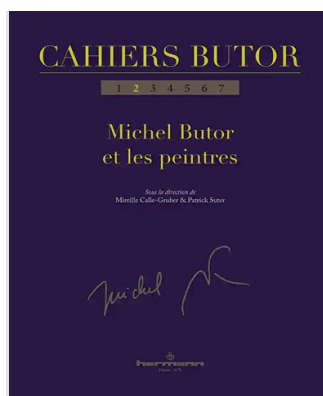
Quels sont les différents types de papiers utilisés, les différents matériaux ?

P.B. : À l'image de la diversité des formes que peut prendre l'œuvre littéraire butorienne, sa correspondance fait appel à des matériaux très divers, comme le montre l'échantillon présenté dans l'ouvrage. Peu à peu, les fils de coton laissent la place à du scotch d'électricien découvert aux USA (qui donnera lieu à un jeu avec ses correspondants, certains lui en offrant pour son anniversaire), du papier collant japonais, du papier végétal ou froissé, des cartes routières ou encore des morceaux de calendriers. Les cartes postales utilisées comme point de départ se modifient elles aussi afin de laisser la place à des reproductions d'œuvres de Michel Butor avec d'autres artistes. En effet, certains de ses poèmes qui accompagnent des photographies ou des peintures ont été reproduites en cartes postales au format A5 et ont ensuite servi de base à des assemblages pour la correspondance de l'auteur. La diversité des matériaux utilisés montre l'intérêt qu'avait l'écrivain pour les différentes matières et textures, mais rejoint également sa manière de créer les livres de dialogue : faire advenir une œuvre de ce que d'autres qualifient de « déchets^[7] ».

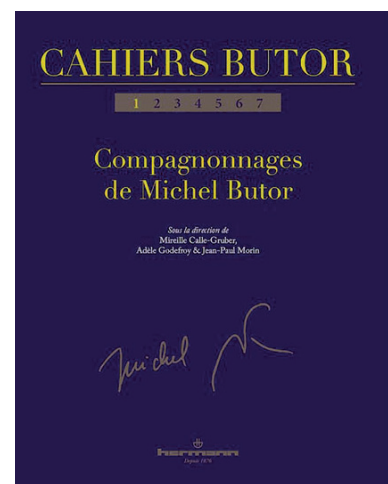
Qu'apporte cette correspondance – œuvres plastiques et textuelles – à l'étude de la production littéraire de Michel Butor ?

P.B. : Vous touchez là à l'essence même de mon travail de

recherche. Il existe, à mon sens, deux points centraux dans l'œuvre butorienne qui le sont également dans sa pratique de la correspondance : le rôle donné à l'Autre ainsi que l'approche spiralaire. L'écrivain a collaboré avec énormément d'artistes et reprenait beaucoup de ses textes afin de les republier ailleurs ou de les retravailler ; à ce titre ses *Œuvres Complètes* constituent un véritable labyrinthe ! De la même manière, il n'hésite pas à reprendre des reproductions d'œuvres en collaborations pour accueillir sa correspondance ou utilise une carte envoyée par un artiste pour ensuite la découper, l'assembler à d'autres et lui renvoyer. De plus, s'intéresser aux gestes effectués lors de la création de ces assemblages permet de comprendre la construction d'ouvrages plus complexes tels que *Boomerang* ou encore *6 810 000 litres d'eau par seconde*. Enfin, étudier la correspondance de Michel Butor et construire un tel ouvrage, c'est aussi et avant tout en rencontrer les destinataires : échanger avec les artistes qui ont travaillé avec lui a été d'une très grande richesse et m'a permis de cerner l'importance de la plasticité dans son œuvre, ce qui permet de lire différemment un livre comme *Mobile*, dans lequel les blancs font partie intégrante du texte. Selon moi, cette pratique, qui permet de



Cahiers Butor N° 2
Michel Butor et les peintres
Sous la direction de Mireille Calle-Gruber et Patrick Suter
Éditions Hermann, 226 pages, 9 mars 2022



Cahiers Butor N° 1
Compagnonnages de Michel Butor
Sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Jean-Paul Morin, Adèle Godefroy
Éditions Hermann, 200 pages, 18 sept. 2019

se faire rencontrer concrètement la plasticité et le texte est au centre du projet littéraire butorien qui est de « rendre visible ce monde qui est là, mais que nous sommes incapables de voir^[8] ».

[1] This project has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation program under grant agreement N° 804259.

[2] Michel Butor et Emès-Manuel Matos (de), « Entretien », dans *1001 livres d'artistes. Le livre de dialogue dans l'oeuvre de Michel Butor*, Marseille, Atelier Vis-à-vis édition, 2009, p.70.

[3] Michel Butor et Catherine Flohic, *À l'écart*, film réalisé par François Flohic, Argol éditions, 2009.

[4] Michel Butor et Roger-Michel Allemand, *Michel Butor, rencontre avec Roger-Michel Allemand*, Paris, Argol, 2009, pp. 184-185.

[5] Butor confie que cela lui permettait de se « faufiler dans un autre atelier ». Michel Butor et Emès-Manuel Matos (de), « Entretien », op cit.

[6] Pour plus de développement sur cette question, voir : Pauline Basso, « Se saisir de la littérature en couleurs : Michel Butor en artisan », dans Corentin Lahouste et Marcela Scibiorska (dir.), *Hapticité : quand l'image touche la littérature*, *Textimage* n°16, printemps 2023 [en ligne : https://www.revue-textimage.com/22_hapticite/basso1.html].

[7] Mireille Calle-Gruber, « L'invention du livre. Au commencement était la blessure. À propos des brouillons illuminés de Michel Butor », dans Andrea Oberhuber et Sofiane Laghouati (dir.), *Blessure du livre : écrivains et plasticiens à contre-emploi*, *Textimage*, n°11, automne, 2019 [en ligne : http://www.revue-textimage.com/17_blessures_du_livre/calle-gruber1.html].

[8] Michel Butor et Roger-Michel Allemand, *Michel Butor, rencontre avec Roger-Michel Allemand*, Paris, Argol, 2009, p.22.

*

Adèle Godefroy, dans votre thèse de doctorat qui portait sur *Le Prétexte photographique dans l'écriture de Michel Butor*, vous avez réfléchi notamment aux rapports multiples entre l'image et le texte... Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Adèle Godefroy : Je crois que l'idée de la thèse a surgi lors d'une conversation avec Michel Butor à l'Écart : en 2014, l'écrivain m'avait invitée à venir consulter ses négatifs photographiques, alors

non connus du public, chez lui à Lucinges. Nous avons beaucoup échangé sur les questions des rapports entre image et texte. Puis il m'a dit ceci, à propos de son écriture : « Je ne me suis pas beaucoup servi de ces images. Je me suis servi du fait que je les avais faites. C'est autre chose.^[1] » Une énigme ! D'autant que j'ai constaté par la suite combien l'immense bibliographie critique relative à son œuvre n'avait que trop peu pris en compte les liens multiples que Michel Butor entretenait avec plus d'une centaine de photographes. J'ai interrogé, parfois *in situ*, les différents usages que Butor faisait des images : quel rôle l'écriture peut-elle jouer pour la photographie et vice-versa ? La façon dont Butor insère son texte sur la page diffère selon les collaborations : en guise de préface ou d'introduction, à côté ou sous l'image, sur une autre page en vis-à-vis, dans la marge... On est loin du modèle classique de l'*ekphrasis* : même si Michel Butor parle du « défi » de l'image, parfois même de son « affrontement », c'est d'abord moins pour rivaliser avec elle que pour écrire avec elle. La photographie a été un *pré-texte*, qui a permis l'émergence d'écritures foisonnantes : j'ai montré dans ma thèse qu'elle avait d'abord été pour Butor un outil pour apprendre à voir, qui a installé durablement en lui un « viseur dans la tête », avant d'être une source d'inspiration inépuisable dans ses compagnonnages avec les artistes.

Vous avez rencontré Michel Butor en 2013, puis vous l'avez photographié à sa table de travail, à Lucinges. Pourriez-vous nous présenter sa pratique photographique sur laquelle il est resté discret ?

A.G. : C'est en tant que photographe que j'ai rencontré Michel Butor, et au départ, j'ai découvert son univers par le biais de son petit livre *Butor Photographe – Archipel de lucarnes* (2002) : ce livre est passé relativement inaperçu... Butor y fait un bilan pour la première fois de ses dix années de pratique photographique. Tout a commencé

Les auteures

Pauline Basso

Doctorante en littérature française au sein de l'équipe Handling, Pauline Basso prépare une thèse autour des gestes d'assemblages d'écrivains (Michel Butor, Marguerite Duras et Claude Simon) et de leurs processus créatifs.

Adèle Godefroy

Adèle Godefroy est photographe, enseignante et chercheuse. À la suite de sa rencontre avec Michel Butor en 2013, elle a fait une thèse sur l'étude des interactions entre la pratique photographique du poète et son écriture. Elle anime régulièrement des ateliers d'écriture créative tout en poursuivant sa pratique personnelle de la photographie.

Mireille Calle-Gruber

Mireille Calle-Gruber est écrivain, professeur de littérature et esthétique à La Sorbonne Nouvelle. Elle a notamment publié la biographie de Claude Simon, *Une vie à écrire* (Seuil, 2011) et *Claude Simon : être peintre* (Hermann, 2021) ; l'essai, *Pascal Quignard ou Les leçons de ténèbres de la littérature* (Galilée, 2018) et dirigé le *Cahier de L'Herne Quignard* (2021) ; elle a édité les *Œuvres complètes de Michel Butor* en 12 volumes (La Différence, 2006-2010) et créé les *Cahiers Butor* dont le troisième numéro paraîtra à l'automne 2024. Elle est l'auteur de cinq romans dont *Tombeau d'Akhmatov* (réédition HDiffusion, 2019) et d'un récit-scénario *Le Chevalier morose* (Hermann, 2017) coécrit avec Michel Butor.

à Paris où il s'est exercé à utiliser le Semflex pour préparer ses voyages futurs. Il parle plusieurs fois de la photo comme d'une étude pour « *méthodiquement* interroger les monuments byzantins et les mosquées ». Butor se sert donc dès le départ de l'appareil pour mieux voir : comme un outil de mesure, de repérage et d'enquête de traces témoins de l'Histoire. Au total, il m'a confié avoir conservé près de mille négatifs : il a égaré la majorité d'entre eux, avant d'arrêter définitivement la photo. Même si cet arrêt a été définitif, il me disait rêver de reprendre un jour l'appareil photo. Pour ce qui est de la façon dont il agençait ses images, Michel Butor allait souvent chercher des motifs la veille, avant de s'installer : il privilégiait les moments où la lumière était la meilleure, quand les ombres étaient les plus prononcées. Il réfléchissait aussi beaucoup à ce que la réalité allait donner en noir et blanc. Et puis il y a ce format 6x6 du Semflex sur lequel il y a tant à dire... Prendre des photos formate l'œil et laisse des traces indélébiles dont on ne se sépare jamais définitivement. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'aux côtés de Marie-Jo, qui pratiquait la photographie, c'était comme « photographe ensemble à deux signatures » : Butor a gardé jusqu'au bout son regard de photographe, et écrire avec les images des autres lui a permis de continuer à « faire passer [ses] déclics^[2] ».

Vous a-t-il parlé à l'époque de la fabrication de ses cartes postales ? L'avez-vous vu à l'œuvre ?

A.G. : Nous n'avons pas directement abordé cette question. Cependant, j'ai pu constater combien cette activité était essentielle pour lui : lors de mes visites, notre rendez-vous suivait ou précédait ce temps de fabrication et d'écriture. Il est arrivé que je poursuive mes lectures dans le bureau pendant que Michel Butor terminait ses correspondances. Assis dans son fauteuil, il avait à sa disposition immédiate tous les outils dont il avait besoin pour se focaliser sur

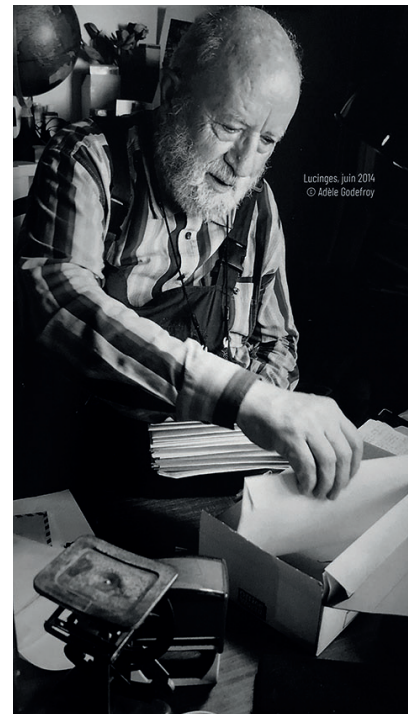
son activité sans s'interrompre. J'ai toujours pensé que le temps et le soin avec lequel il s'adonnait à cette activité était à la mesure de celui qu'il avait toujours pris pour la manipulation de ses propres images quand il pratiquait la photographie. Après tout, il a commencé à envoyer des cartes au même moment qu'il a arrêté de faire des images. Au format carré se substitue un éclatement total du cadre qu'il déjoue dans ses collages...

Pour cet ouvrage, vous avez fait « des images à partir d'images ». Comment avez-vous préparé vos prises de vues, orienté vos cadrages ? Y avait-il des contraintes ? Vous écrivez avoir rencontré certains destinataires des cartes postales...

A.G. : Plus les lots étaient conséquents, plus c'était fascinant : je souhaitais lire l'ensemble de ce que j'avais à disposition avant de photographe, afin que mes prises de vue soient motivées par l'échange épistolaire. Comme je l'explique dans le livre, j'ai tenté de mettre en valeur tel ou tel motif, texture, pli, selon ce que m'inspirait la relation qui l'avait motivé. L'idéal pour moi était de photographe les cartes sur place : chez Michel Butor où elles avaient été conçues ou chez les artistes. Je me suis adaptée au lieu sans apporter de lumière artificielle ou anticiper un décor, mais toujours en partant de lui. À Lucinges, j'ai aussi photographié des cartes en extérieur, en jouant parfois de l'équilibre des papiers soulevés par le vent. Lorsque j'ai pu me déplacer chez les artistes, la rencontre et l'échange avec les heureux destinataires jouaient tout leur rôle dans mon inspiration. Ainsi de Lucien Giraud, Marie Morel, Mylène Besson et Maxime Godard qui m'ont chaleureusement accueillie dans leur univers. Les artistes ayant échangé avec Butor étaient si nombreux ! On aurait pu faire un tour de France, du monde...

[1] « Conversation avec Michel Butor, 10 juin 2014, Lucinges », Adèle Godefroy, *Le Prétexte photographique dans l'écriture de*

Michel Butor



Lucinges, juin 2014
© Adèle Godefroy
Éditions du Canoë, page 65

Michel Butor, thèse de doctorat, Université Sorbonne-Nouvelle, p.522.

[2] Voir le « Dossier Butor » sur le site *PHLIT*, Répertoire de la photolittérature ancienne et contemporaine (2011). URL : <http://phlit.org/press/?p=90> (consulté le 30 septembre 2016)

*

Mireille Calle-Gruber, vous êtes également l'une des destinataires de cette correspondance visuelle. Comment appréhendez-vous cette forme épistolaire, ces cartes composées et poétiques ? Que produisait leur réception ?

Mireille Calle-Gruber : Le nom de « cartes magiques » ou de « courrier magique » correspondrait mieux que celui de « cartes postales » pour exprimer ce que suscitait en moi la réception des messages de Michel Butor. L'enveloppe déjà, qui se distinguait par son format A5, portait les traces de l'extraordinaire voyage : flèche noire, parfois verte, devant le nom du destinataire, le mot LETTRE en majuscules manuscrites rouge, sur la gauche, entouré d'un large rectangle de couleur, nom et adresse de l'expéditeur sur le front gauche cependant que sur le front vis-à-vis à droite les timbres dansaient, toujours différemment, dans une envolée d'images choisies. Comme si ces missives, balafrées tamponnées, estampillées, avaient traversé nues et océans. Les lettres de Michel Butor semblaient arriver des antipodes, et avoir affronté tous les risques des longs courriers !

Bien que nous ayons beaucoup travaillé ensemble et échangé, cette aventurière, je l'accueillais chaque fois avec le sourire, avec curiosité, et un brin de fébrilité devant la découverte. À la réflexion, je pense qu'à l'arrivée de la poste, j'étais un peu comme un enfant déballant ses paquets cadeaux le matin de Noël ! C'était certainement l'effet recherché par Michel Butor.

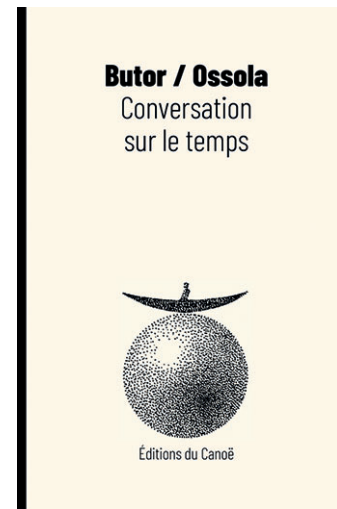
Quant au feuilletage des fragments assemblés, il offre les joies du secret sans secret. Il faut, de l'œil, du doigt, des deux mains, soulever, retourner, déplier, écarter,

rabattre, vérifier qu'aucune plage aucune paperolle n'a échappé. L'écrit tient du poème en prose tant l'espace est contraint ou enjambe d'un pan à l'autre. Un tableau de la vie courante s'esquisse sur la crête des mots, cependant que sautent aux yeux des images multicolores porteuses de mondes. Ce ne sont pas des nouvelles, que l'on reçoit, c'est un héritage !

« Cartes magiques », car ces strates de papier qui coulissent rappellent l'ardoise magique, avec cette différence que, alors que les tracés sur les couches de l'ardoise s'effacent d'une glissade de côté, les assemblages de Butor invitent à une manipulation qui fait réapparaître ce qui a momentanément disparu. Lire le courrier de Michel Butor, c'est apprendre à lire : combiner, interpréter, modifier et composer sans fin. C'est un assemblage poétique et c'est aussi un partage politique.

Vous parlez notamment, dans votre préface, de la « première correspondance assidue, lettres et cartes postales », que Michel Butor a entretenue avec sa mère...

M.C.G. : L'expérience de l'ardoise magique, Butor l'a vécue : une première fois, adolescent, avec sa mère, devenue sourde, qui l'utilisait pour communiquer ; plus tard, avec son ami Georges Perros devenu muet suite à un cancer de la gorge. Avec sa mère, il usait aussi d'un parler son coupé, il dessinait les mots du mouvement de ses lèvres lesquelles étaient comme un livre ouvert. C'est dire que très tôt, dans la vie de Michel Butor, communiquer ça a été écrire. Et que c'est cet apprentissage créateur du lire-écrire qu'il transmet par les cartes magiques à ses destinataires. Lorsque Michel Butor quitte le domicile des parents pour étudier à Paris, puis lorsqu'il commence à voyager, Égypte, Italie, Espagne, Grèce, il continue à écrire quasi quotidiennement à sa mère, conservant grâce au lien épistolaire l'intimité de la langue maternelle. Le plus touchant est que ces lettres et cartes postales (à



Michel Butor / Carlo Ossola
Conversation sur le temps
Postface de Carlo Ossola
Éditions du Canoë, octobre 2023
64 pages

À Saint-Émilion, le 28 mai 2011, deux hommes discutent. L'un, Michel Butor, auteur sans pareil, se trouve dans une disposition étrange : l'année passée, il a perdu sa femme et vu paraître, par ailleurs, le dernier volume de ses *Œuvres complètes*. L'autre, Carlo Ossola, sent que le moment est flottant. Ils se trouvent dans une église désaffectée, dans les limbes en quelque sorte : il ne peut en être autrement, il sera question du temps. Des temps, plus précisément, qui traversent l'œuvre de Butor et qui se superposent, comme des strates géologiques, dans le corps et l'esprit d'un écrivain de plus de quatre-vingts ans. Qu'est-ce que relire, des décennies plus tard, l'intégralité de sa propre œuvre ? Comment un lieu, en tant que monument, permet-il de déchiffrer le temps ? Qu'est-ce que le temps une fois que l'homme n'est plus ?

ce moment-là, ce sont encore de vraies cartes postales touristiques) expédiées entre 1945 et 1965 ont été soigneusement conservées par la destinataire ; elle les a organisées en classeurs intitulés « Lettres à sa mère », et l'on peut suivre ainsi la brillante carrière du jeune intellectuel par les yeux de celle qui croit en lui. Ces écrits composent des descriptions littéraires, de paysages, de scènes, d'espaces pittoresques ainsi que des remarques, çà et là, sur l'état du roman en cours. C'est l'époque où Michel Butor fait de la photographie argentique – on est « au temps du noir et blanc » ainsi qu'il a intitulé l'album publié chez Delpire –, il prend des notes de « choses vues », découvre ce qu'il appellera le « génie du lieu ». Dans ces années cinquante, à l'adresse de sa mère, il invente ainsi un genre littéraire : une géographie poétique critique qui va nourrir son œuvre, ouverte sur la diversité du monde.

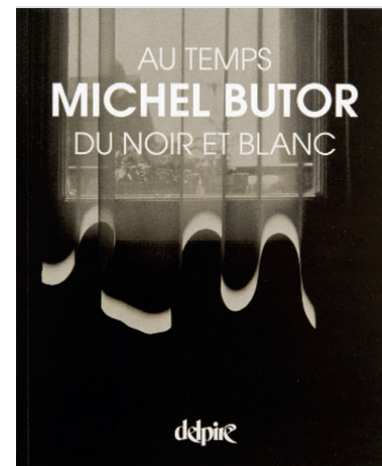
Quelle place avait la correspondance dans la vie et l'œuvre de Michel Butor ?

M.C.-G. : La correspondance, c'était un véritable rituel chez Michel Butor. Après le petit-déjeuner suivi de la promenade matinale avec son chien, il montait dans son bureau, s'asseyait à la table aux couleurs où se trouvait tout un petit atelier, ciseaux, papiers, les scotches multicolores, bouts de laine bouts de ficelles, et il farfouillait, bricolait, écrivait avec un plaisir évident. Il y avait chez Butor, et il y a dans son œuvre, un imaginaire postal très puissant qui va de pair avec l'imaginaire du voyage et le désir d'étranger. Envoyer des lettres aux quatre coins du monde, c'est multiplier les correspondances : dessiner des réseaux, tisser les espaces-temps les plus inattendus, entre les contraires, les opposés, les inconnus, entre les langues, entre les cultures. Il y a les vraies lettres, les *Lettres des Antipodes*, que Michel écrit à Marie-Jo depuis l'Australie, et qui sont intégrées dans *Boomerang*. L'écriture adressée lance des idées, fait bouger les mots de la pensée, elle met en mouvement, tout est

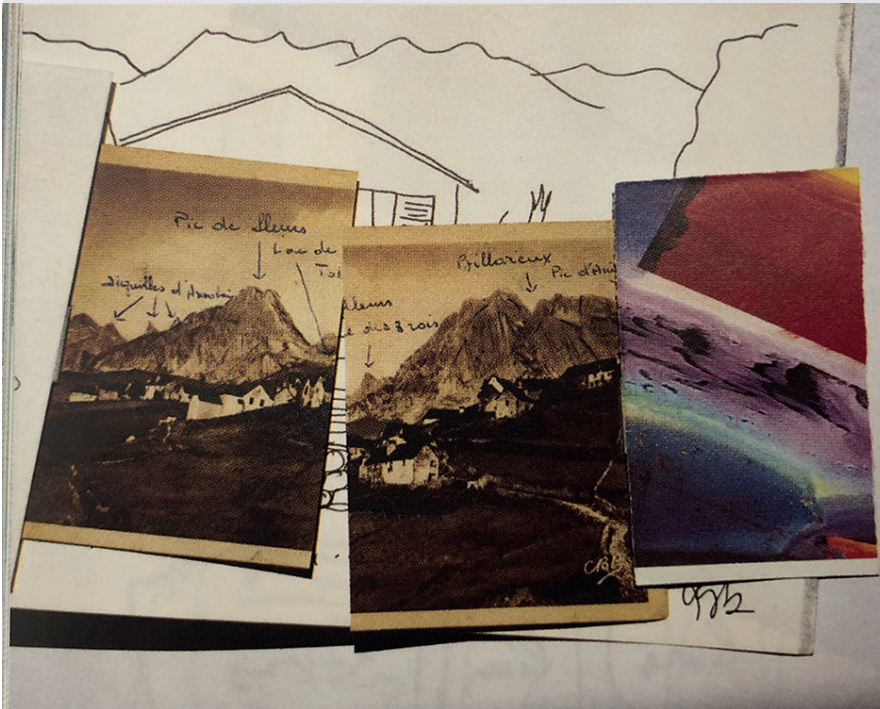
mobile, la vie, la terre entière est un mobile – c'est le titre d'un de ses livres inclassables : *Mobile*. *Étude pour une représentation des États-Unis*, que rythme la partition des fuseaux horaires et l'écho des voix multilingues dans une Babel heureuse. Le rythme même des ouvrages de Michel Butor est celui des échanges (*Envois*, *Exprès*, sont des titres de recueils), ou celui des correspondances à la manière de Baudelaire : « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Butor appelle cela « l'utilité poétique » : elle favorise l'écoute et la tolérance. Je pense qu'il aurait pu dire, comme Jean-Luc Godard : « Tout texte est un envoi, une adresse, tout texte est une lettre, une lettre à la bien-aimée ».

Vous avez travaillé pendant des années avec Michel Butor, écrit une fiction à quatre mains : *Le Chevalier morose*, dirigé la publication de ses *Œuvres Complètes* (12 volumes – 2006-2010 – réunis par les éditeurs de La Différence, à l'époque Joaquim Vital et Colette Lambrichs) et vous codirigez les *Cahiers Butor* (annuels) dont le numéro 3 intitulé, *Michel Butor et la musique*, va paraître cette année. Presque tous les auteurs du « Nouveau Roman » ont investi d'autres territoires artistiques (théâtre, cinéma, radio, peinture, musique) et ont poussé les limites du médium choisi. Butor en a exploré plusieurs et les *Cahiers* restituent justement la diversité de son œuvre...

M.C.-G. : Vous avez raison : avec la création des *Cahiers Butor*, création que j'ai projetée en accord avec Michel Butor, j'essaie de restituer la diversité vertigineuse de son œuvre. Il est vrai que les écrivains du « Nouveau Roman » en particulier, et plus généralement les écrivains du XX^e et XXI^e siècles, conjuguent la littérature avec les arts : Robbe-Grillet le cinéma, Nathalie Sarraute et Robert Pinget le théâtre, Claude Ollier les pièces radiophoniques et la critique cinématographique ; Claude Simon la photographie et la peinture. Michel Butor les surpasse tous : photographie,



Michel Butor
Au Temps du noir et blanc
Préface de Mireille Calle-Gruber
Édition Delpire, 2017, 309 pages.



Michel Butor à Mireille calle-Gruber, Lucinges, 19 octobre 1989
© Adèle Godefroy, Éditions du Canoë, page 120

musique, livre d'artistes, collages, cinéma, scénario sont ses champs d'action, outre la littérature qu'il pratique en poète, romancier, essayiste et inventeur de formes hybrides. Il écrit partout et sur tous supports : sur la glaise mise en boules par Jean-Luc Parant, sur l'écorce des arbres d'André Villers, sur les étoiles de soie pour la Boutique Extraordinaire d'Agnès, sa troisième fille. Ce sont ces expériences faites en collaboration avec les artistes avant la publication en volume, qui se trouvent recueillies dans les *Cahiers Butor*. Ils exposent, ces *Cahiers*, la pluralité des formes générées par un faire-ensemble ; et ils donnent le sérieux nécessaire à l'étude. La place des images est très importante. À part le troisième, *Michel Butor en musique*, qui paraîtra à l'automne, nous avons publié *Michel Butor et les peintres*, et *Les Compagnonnages de Michel Butor*. Les artistes sont en effet pour l'écrivain de véritables « compagnons » : l'amitié les soudent, mais aussi, ils forment, telle les guildes autrefois, des

ateliers d'artisans qui travaillent ensemble et s'enseignent mutuellement. Nous prévoyons encore : *Michel Butor et les objets* ; *Michel Butor photographe parmi les photographes* ; *Michel Butor au cinéma* ; *Michel Butor et la politique*.

En fait, les *Œuvres complètes* sont toujours incomplètes, observe Michel Butor au terme de notre entreprise aux éditions de La Différence où 12 volumes ont été publiés. L'écrivain considère qu'il y a une « littérature dormante », où puise tout écrit, et que ces eaux dormantes de la littérature sont difficilement identifiables. Ce sont aussi bien des lectures, des échanges épistolaires, des propos de table, des événements familiaux... Ce sont ces nappes phrétiques de l'œuvre que nous essayons de donner à découvrir dans les *Cahiers Butor*.

Références bibliographiques

Georges Perros, *L'Ardoise magique*, avec un poème liminaire de Michel Butor, *La voix coupée*, et une postface de Bernard Noël, Paris, L'œil ébloui, 2014.

Michel Butor, *Au temps du noir et blanc*, avec la collaboration de Mireille Calle-Gruber, Paris, Delpire, 2017.

Michel Butor, *Le Génie du lieu*, Paris, Minuit, 1958.

Michel Butor, *Boomerang* (1978), *Œuvres Complètes de Michel Butor*, sous la direction de Mireille Calle-Gruber, V. *Le génie du lieu 2*, Paris, La Différence, 2007.

Michel Butor, *Mobile. Étude pour une représentation des États-Unis*, O.C., op.cit., 2007.

Michel Butor, *Envois, Expres (Envois 2)*, O.C., IV. *Poésie 1*, op.cit., 2006.

Cahiers Butor 1. Compagnonnages (sous la direction de Mireille Calle-Gruber, Adèle Godefroy, Jean-Paul Morin), Hermann, 2019.

Cahiers Butor 2. Michel Butor et les peintres (sous la direction de Mireille Calle-Gruber et Patrick Suter), Hermann, 2022.

Michel Butor en musique (sous la direction de Mireille Calle-Gruber et Marion Coste), à paraître en 2024.

*

Liens

[Éditions du Canoë](#)

[Bibliographie de Michel Butor - BnF](#)

[Archipel Butor](#)

[Hommage à Michel Butor sur France Culture \(2016\)](#)

[Michel Butor - Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet sur France culture \(2000\)](#)

[Site d'Adèle Godefroy](#)

[Pauline Basso - Se saisir de la littérature en couleur : Michel Butor en artisan \(Textimage, revue d'étude\)](#)

[Anne Reverseau : portrait vidéo](#)

Extraits choisis

Les Cartes postales de Michel Butor

© Éditions du Canoë

Mireille Calle-Grüber
Préface

Les Anges de Michel Butor
Voyage sous les doigts emplumés
de l'écriture

Très tôt dans la vie de Michel Butor, communiquer ce fut écrire.

Ce fut d'abord écrire sur les lèvres, sur ses propres lèvres d'enfant, afin que sa mère, atteinte de surdité précoce, puisse lire. [...]

L'autre façon de parole sourde – voix sans voix –, ce fut l'écriture éphémère avec l'usage de l'ardoise magique. Objet pratiquement disparu aujourd'hui, que Michel Butor décrit ainsi : « une espèce de carte faite de couches de papiers spéciaux superposés. Un petit stylet permettait d'écrire un texte, puis, dès que la personne avait lu le texte, on pouvait l'effacer aussitôt, d'un geste qui faisait coulisser les papiers les uns sur les autres ».

[...]

Or, la magie de l'ardoise, Michel Butor l'a connue non seulement enfant avec sa mère sourde mais aussi adulte avec son ami muet, Georges Perros, lequel devenu aphone suite à une opération du cancer de la gorge, n'avait plus que ce moyen pour communiquer.

L'Ardoise magique, livre dédié aux laryngectomisés, est le dernier écrit de Georges Perros : après une publication dans ses *Papiers collés III*, le texte a été réédité seul en 2014 avec un poème liminaire de Michel Butor intitulé *La voix coupée* et une postface de Bernard Noël, *Parler autrement*.

[...]

Comme les dessins esquissés par le ruissellement des plages et que la prochaine marée engloutit avec ses éponges comme les figures de craie sur les tableaux noirs d'autrefois qu'on recopiait sur les cahiers dans l'obligation du silence

Maintenant je suis sourd aussi pas tout à fait heureusement il me reste un tiers d'audition que les prothèses magnifient peu à peu nous perdons nos feuilles Comme les arbres en automne Couvrant le sol de souvenirs Que nous respirons en silence

[...]

Inédites, les lettres et cartes de Butor que les filles de Jean-François Lyotard m'ont fait l'insigne amitié de me confier, offrent ainsi le témoignage d'une exigence passionnée entre deux penseurs passionnants. Elles révèlent aussi, en ce qui concerne la question des formes de l'épistolaire qui nous requiert ici, une évolution dont on peut suivre la progression. Que l'on peut dater et contextualiser.



Œuvres complètes de Michel Butor
Vol. 9. Poésie. Vol. 2.

Sous la direction de Mireille Calle-Grüber
Éditions La Différence, octobre 2009

Recueil de textes poétiques et de poèmes réalisés en collaboration avec des peintres, graveurs, sculpteurs et photographes. L'écriture de M. Butor puise dans les différentes formes poétiques et invite à entrevoir les richesses de cette forme littéraire.

Pauline Basso

La carte postale pour terrain de jeu

Nous avons souvent tendance à idéaliser la correspondance des écrivains, à imaginer de longs échanges et éclairants sur l'œuvre. Dans le cas qui nous occupe, si le texte ne donne pas toujours de clef d'interprétation des publications, il n'en va pas de même pour l'objet en lui-même qui est le résultat d'assemblages de différents matériaux et constitue, pour chaque carte postale, une œuvre plastique unique. Certes, il arrivait à Butor de parler de projets en cours avec les artistes, mais l'écrivain s'est plus particulièrement expliqué sur son œuvre à l'occasion d'entretiens ou d'ouvrages tels que la série des *Répertoires* ou encore *Les Improvisations sur Michel Butor*. Si beaucoup ont dû lire *La Modification* ou *L'Emploi du temps* lors de leurs études, ils sont moins nombreux à connaître sa poésie.

À partir de 1962 et de *Rencontre avec le peintre Zañartu*, le poète ne signera plus de roman et entame une longue période de collaboration avec divers artistes.

[...]

La réserve de cartes postales collectées par Michel Butor, qui forme une véritable « iconothèque », sert aussi de base aux assemblages de l'auteur. Elles sont ainsi, après découpage et transformation, réinjectées dans un circuit de création, et continuent à circuler. Les ciseaux sont dès lors centraux puisque, pour qu'il puisse y avoir assemblage d'éléments distincts, il doit d'abord y avoir un geste de décomposition, de fragmentation ; ce démantèlement des cartes permet à l'écrivain d'attirer l'attention sur des éléments qui seraient autrement passés inaperçus.

Adèle Godefroy

Bricoler, manipuler, jouer, détourner, composer avec les images

Le projet de photographier les cartes de Michel Butor m'a amenée pour la première fois à faire des images à partir d'images. J'ai cherché à éviter de faire des images lisses, écrasant les cartes, mais plutôt à mettre en valeur la carte en tant que petit objet en relief et donner une idée des potentialités multiples qu'elle a de se déployer. Quand la forme s'y prêtait, j'ai orienté mes cadrages de telle sorte qu'on puisse imaginer le geste de couture, de découpe et de collage dans les lignes de force de l'image : comme si on était au plus près du bricoleur à sa table, voire à sa place.

[...]

Écrire une carte est comme une méditation silencieuse durant laquelle on

se nourrir du partage modeste avec les autres. Tenir une correspondance était une condition de vie pour Butor, non négociable : « Nos envois se sont croisés, écrit-il à Youl. C'est bon signe, disait Georges Perros. Cela montre que nous avons besoin l'un de l'autre. » (12 juin 2013)



s'abrite dans un espace sans surveillance, protégé des « conversations parasites ». Le risque que la carte tarde ou se perde est minime, comparé au don que chacun reçoit de l'autre. Sans oublier l'archive qu'on laisse, avec cette trace de la conversation qui survit au temps. C'est considérer l'échange, aussi anodin soit-il en apparence, qui est comparable au plus précieux des cadeaux : le témoignage d'une vie, symbole de la liberté d'une création qui n'a cessé de

Michel Butor à Pierre Leloup, Gaillard, 31 décembre 1988. © Adèle Godefroy, Éditions du Canoë, page 97

Portrait

Michel Butor

Par Corinne Amar

Philosophe, poète, romancier, professeur, théoricien sur la musique, sur la peinture, créateur de livres d'artistes, voyageur, photographe, assembleur doué de cartes postales et de collages, il va parcourir le monde, à la recherche du renouvellement incessant des genres. Né en

1926, mort quelques quatre-vingt-dix ans plus tard, Michel Butor est l'auteur d'une œuvre à l'inventivité extraordinairement foisonnante : plus de mille huit cents titres, du roman aux textes expérimentaux. Son œuvre romanesque ne comprend que quatre titres – *Passage de Milan* (1954), *L'Emploi du temps* (1956), *La Modification* (1957), *Degrés* (1960), de l'un à l'autre comme autant de tentatives d'exploration des labyrinthes du temps et de l'espace. Il se détourne du genre ensuite, mais ces quatre livres suffisent à l'étiqueter romancier et précurseur, avec ses pairs, de cette nouvelle forme de littérature qu'on appelle le « Nouveau Roman ». Ils ont pour nom Claude Ollier, Robert Pinget, Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute ou Claude Simon, veulent décloisonner l'espace littéraire classique, cherchent de nouvelles formes romanesques, se définissent contre les conceptions traditionnelles de l'intrigue, du personnage, de la psychologie, de la vraisemblance...

Pour beaucoup de lecteurs, le nom de Michel Butor est associé à *La Modification*, roman emblématique de ce courant, publié aux éditions de Minuit qui obtient le prix Renaudot, en 1957. Lorsque les classiques s'attendent à une histoire racontée, le Nouveau Roman lui, se veut la bannière, de même qu'il rejette toute consistance psychologique à ses personnages. Entièrement écrit à la deuxième personne du pluriel – le narrateur s'adresse à

son personnage – *La Modification* est un monologue intérieur : la confrontation d'un homme avec lui-même pendant un trajet en train de Paris à Rome. « Vous avez mis le pied gauche sur la rainure de cuivre, et de votre épaule droite vous essayez en vain de pousser un peu plus le panneau coulissant. Vous vous introduisez par l'étroite ouverture en vous frottant contre ses bords, puis, votre valise couverte de granuleux cuir sombre couleur d'épaisse bouteille, votre valise assez petite d'homme habitué aux longs voyages, vous l'arrachez par sa poignée collante (...). » Ainsi, commence le roman, avec sa singulière façon d'apostropher le héros, à la fois monologue et description. Léon Delmont, quarante-cinq ans, marié, des enfants, va rejoindre sa jeune maîtresse à Rome dans l'intention de lui annoncer qu'il quitte sa femme et qu'ils vont pouvoir vivre ensemble. Or, au rythme du train et de ce voyage de presque vingt-quatre heures, entrecoupé de réflexions, de souvenirs, le personnage renonce à son projet sans avoir vu sa maîtresse et s'en retourne auprès de sa femme. *La Modification* ou le récit du changement qui va s'opérer chez cet homme dans le train...

Curieux insatiable, affectionnant les langues étrangères et les frontières qui permettent l'évasion, Michel Butor n'a cessé de voyager. Les voyages et sa carrière d'enseignant l'ont mené loin de Paris – en Égypte, en Grèce, en Angleterre, aux USA, au Japon, à Genève enfin. Professeur durant dix-sept ans au sein du Département de langue et littérature modernes, il vit jusqu'à sa mort, installé dans un ancien prieuré, à Lucinges, en Haute-Savoie, qu'il rebaptise « À l'écart ». « *J'ai besoin de silence, parce que,*



Michel Butor

devant un portrait d'Adèle Godefroy réalisé lors de leur première rencontre à l'Ecart. Exposition *L'atelier Butor*, Centre Joe Bousquet, Carcassonne, février 2016 © Adèle Godefroy

avec le temps, je suis devenu de plus en plus sensible. Au fil des années, l'écriture a aiguisé ma perception de ce qui m'entoure, et j'ai besoin de me mettre à l'écart. La photographie a beaucoup affiné ma perception visuelle, le nouveau roman a aussi été pour moi une école du regard. Pour pouvoir décrire parfaitement les choses, je me suis mis à les observer avec beaucoup plus de précision⁽¹⁾ », confiait-il, trois ans avant sa mort, à la journaliste Marine Landrot dans un entretien pour *Télérama*.

Cette habitude du silence, ce goût pour les mots, sans doute faut-il aller les chercher du côté de son enfance. Dans la famille Butor, on ne parlait pas beaucoup. Le petit Michel a sept ans lorsque sa mère devient totalement sourde après son dernier accouchement. L'événement, expliquera-t-il plus tard, « a jeté une ombre terrible sur mon enfance ». « Ça a été pour moi une très grande perte, un très grand malheur. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas continué le violon, parce qu'elle ne pouvait plus m'entendre.⁽²⁾ »

Le père lui, passait le plus clair de son temps libre à peindre des aquarelles ou à réaliser des gravures sur bois. Et puis, il y a la fratrie, sept frères et sœurs, et la grand-mère dont la maison est pleine de livres. Pour Michel Butor, communiquer passera par l'écriture. C'est avec sa mère qu'il entretient sa première correspondance. Jeune étudiant à Paris, il lui envoie quotidiennement des lettres, personnalise pour elle des cartes postales – divertissement transformé au fil du temps en œuvres d'art. Elle est celle qui a foi en lui, il le sait.

À Paris, il rêve de devenir peintre ou musicien, ne se sent pas suffisamment doué, évoque ses deux tentations, celle de la poésie et celle de la philosophie, et le roman comme lieu d'une possible cohabitation. Sa littérature est alors influencée par l'œuvre d'André Breton, le surréalisme, les constructions poétiques. La rupture avec le genre romanesque se fait voir à partir de

1962, avec la publication de *Mobile*, inspiré de son séjour aux USA : une vision bien à lui des États-Unis et un livre fait de collages jouant avec le français et l'anglais, les écarts de typographie, les blancs... Lors d'un entretien enregistré le 22 octobre 1996, à l'Université de Lille, l'essayiste et critique littéraire, Dominique Viart recevait Michel Butor et l'interrogeait sur le pourquoi de l'œuvre. « *L'écrivain cherche toujours peu ou prou à se reconstituer dans son œuvre. Il veut agir, par l'intermédiaire de ses mots et de ses phrases, de telle sorte que la société se transforme pour ne plus produire le malheur qu'il représente lui-même.* »⁽³⁾ »

Il évoque sa jeunesse et son physique qu'il n'a jamais aimé – « *Je me trouvais assez laid* » – « *Je ne me plaisais pas. Je crois que c'est le cas de beaucoup d'écrivains et, ce qui est très curieux, c'est le cas de beaucoup de grands autobiographes. Rousseau écrit les Confessions parce qu'il ne se plaît pas. De même, Saint Augustin. Ce travail autobiographique est un effort pour changer l'image que les autres ont de nous, mais aussi réussir à se transformer pour pouvoir avoir de soi-même une image qui soit moins déplaisante.* »⁽⁴⁾ »

Michel Butor n'est pas allé du côté de l'autobiographie. Selon lui, souvent, elle se fait vers le tard, quand on a vécu, expérimenté. Il revoit le malaise en lui, la guerre et d'autres aspects de l'histoire contemporaine, il comprend que ce qui l'attire, au fond, c'est le visible : regarder vers l'extérieur. Il n'a pas envie de se regarder lui-même. Son besoin d'écrire est lié à ses rencontres, et ses rencontres à ses nombreuses amitiés. De sa multitude de livres produits, il explique qu'ils sont des concentrés d'amitié ou encore une protection. « *J'ai besoin de tisser un cocon de mots pour me protéger du monde extérieur. Je n'écris pas pour me faire connaître.* »⁽⁵⁾ » D'ailleurs, on dit souvent de lui qu'il est un « inconnu célèbre ».

*

(1) *Télérama*, 16/3/2013 Propos recueillis par Marine Landrot.

(2) *Télérama*, 16/3/2013.

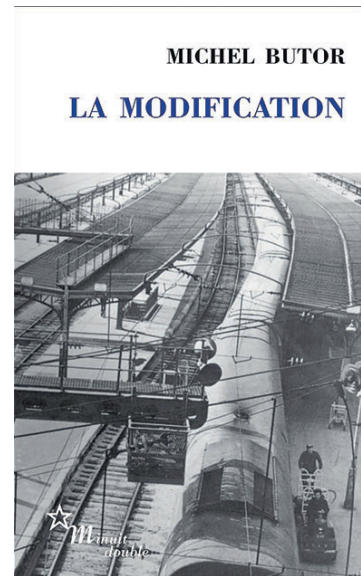
(3) Entretien Dominique Viart & Michel Butor, dans Éditions Société Roman 20-50 2016/2 (n° 62), pages 159 à 177.

(4) Entretien Dominique Viart & Michel Butor, op. cité.

(5) *Télérama*, 16/3/2013 Propos recueillis par Marine Landrot.

Michel Butor

La Modification



suivi de *Le réalisme psychologique de Michel Butor* par Michel Leiris
Prix Renaudot 1957.

Collection de poche double n°1, 320 pages,
1980. Première publication aux Éditions de
Minuit en 1957.

La Grâce

Texte libre sur le thème du Printemps des Poètes 2024

Par Gaëlle Obiégly

C'est le premier jour du printemps, la saison gracieuse. Ce grade correspond à un entrelacs de phénomènes réjouissants comme retour de la lumière, la renaissance des végétaux, les jours fériés, les amours, les fraises, les asperges, les poètes, les merles et les hirondelles, les agneaux et les cochons de lait, la floraison.

J'ai remarqué, le premier jour de printemps, quelques fleurs énormes sur un magnolia. Elles ne m'ont pas surprise. Plusieurs publications sur Instagram avaient précédé leur réalité. De ce fait, quand j'ai vu en vrai cet arbre en fleurs, j'étais blasée. La nature nous a livré dans les délais. Magnolia conforme à nos attentes. Il est près de l'arrêt de bus où je suis montée pour me rendre dans une école d'art. L'arrêt St Hilaire, à Rouen, si vous souhaitez le voir sur Google Earth. Je me suis rendue dans un quartier de HLM de Rouen où se trouve l'école des Beaux-arts, qui y a été déplacée il y a une dizaine d'années, je me souviens que ça avait fait un tollé, au moment du déménagement, une pétition avait atterri dans ma boîte mail. On m'a proposé d'animer un workshop pour les étudiant.es en arts plastiques et création littéraire. J'ai dit oui en me promettant que ce serait le dernier workshop de ma vie. Enseigner est un travail très éprouvant, comme psychiatre sans doute. Ce sont des métiers de chevaliers. Chaque fois que j'ai à parler devant beaucoup de gens, j'appréhende leur jugement. Il me faut la compagnie de livres qui sont des amis. Non pour les lire et les citer mais comme secours. J'ai appris en lisant. J'ai

fréquenté très peu d'écoles. Dans les établissements, je redoutais le jugement des adultes. À présent, dans les établissements, je redoute les jeunes. Pendant les études, il y a eu des moments de grâce. Ils ont eu lieu en dehors. Le professeur d'histoire de l'art médiéval, je me souviens, avait proposé une excursion à Laon. Nous avons regardé la cathédrale en détails. Au début des années 1990, nous n'avions pas encore de smartphones. Il nous fallait donc observer, écouter, dessiner, prendre des notes. C'était fatigant. Le professeur était un érudit affable et généreux. Il nous a expliqué beaucoup de choses puis, voyant notre attention baisser, il nous a emmenés manger des pizzas. Ce repas fut plein de rires et d'histoires. Le professeur nous aimait autant qu'il aimait les statues, les livres d'heures, les voûtes en ogive, l'art cistercien. Autour de lui, à table, il y a nous autres jeunes, qui aimons un peu l'architecture gothique, beaucoup l'art contemporain, les manifs, et surtout les jeux vidéo, les nuits au Palace, manger des kebabs, s'enivrer, s'embrasser à pleine bouche. Partager un repas avec le prof était clairement un témoignage d'affection mutuelle. Il a payé pour tout le groupe de jeunes fauchés que nous étions. Si bien qu'il incarne le moyen-âge au style doux et souple. Un roi qui nous enseigne à devenir preux et courtois, en racontant des histoires, en détaillant un vitrail, en décrivant une enluminure aux entrelacs avant-gardistes. Nous l'écoutons paisiblement, devenus anges au sourire discret. Je n'avais pas encore rencontré

[« Le Désir », Texte de Gaëlle Obiégly
Fondation la Poste : Printemps des Poètes 2021](#)

[« L'Éphémère », Texte de Gaëlle Obiégly
Fondation la Poste : Printemps des Poètes 2022](#)

[« Frontières », Texte de Gaëlle Obiégly
Fondation la Poste : Printemps des Poètes 2023](#)



Perceval ni les sorcières, j'aimais déjà leur décor. Le professeur nous a offert un banquet de gai savoir, de pizzas et de sodas. La trace de cet enseignement consiste en un énorme livre de quelques kilos, un livre consacré à l'art médiéval. C'était ma bible à une époque. J'y retrouve, en tout petit, des choses monumentales dont les détails s'appréhendent avec des jumelles. Ou par des textes. Ou des évocations.

Quand je suis arrivée à la gare de Rouen, la poignée de ma valise a cédé sous le poids des livres. J'ai dû la traîner. Normalement, j'évite cela, j'aime mieux la porter. J'évite, disais-je, de la traîner car le bruit rauque de ses roulettes écrase le chant des oiseaux. À l'aube, le dialogue de deux corneilles ; puis, celui de mon fardeau. C'est banal. Premier jour du printemps, pourtant la réalité est piteuse. Je pense à la grâce, à cause de la date. Qu'est-ce qu'on appelle la grâce ?

Il m'est rarement arrivé d'employer ce mot. Je me souviens brutalement d'une situation où le mot est monté dans ma gorge. J'écoutais une cassette des Beatles dans l'Austin de ma mère. Une voiture grise, je vais dire gris perle pour que ce soit gracieux. En entendant *Penny Lane*, j'ai vraiment eu l'impression d'avoir des ailes et un pénis. C'est-à-dire ce qu'il me manque. Je ne comprenais pas tout ni à la chanson ni à mon vertige assorti d'une folie des grandeurs. Au-delà du pare-brise, le parking d'Intermarché. Fondu image. Un autre décor apparaît. Plusieurs garçons, je m'y inclue, jouant de la musique dans la cave d'un logement modeste. Cinéma mental. Une rue triste, humide, misérable, un patelin lugubre. Un commerçant sur le pas de sa boutique, le ciel soudain superbe, très bleu. Vient un tourbillon mordoré. Il fend les murs. Lumière éclatante, comparable aux rayons qui pénètrent dans les églises vides. Dans l'Austin de ma mère, je sais que j'ai prononcé ce mot : la grâce. Pour désigner, alors, un phénomène météorologique et musical. Mais aussi, cela m'apparaît avec le recul, pour désigner

l'accueil d'une joie insoupçonnée. L'absorption d'une gorgée d'éternité. Quelque chose de frais. La réalité devenue affectueuse. On aime la vie, on la trouve extra. Est-ce que ça vient d'en haut, la grâce ?

Ce premier soir de printemps, avec la question ci-dessus énoncée, j'erre dans une ville où je viens pour la première fois. Je la connais par un livre qui m'a fait pleurer d'amour. Le roman de Flaubert, lu autrefois sur la plage de Trouville. À Rouen, à présent, je remarque un autochtone. Il se tient droit. Il est calme au milieu des passants. Je pense à Charles Bovary. Son regard semble s'adresser aux pierres et cela me ramène à la scène poignante où Charles, veuf, tourne en rond dans sa courette en marmonnant des phrases aux murs. L'homme que j'observe est tourné vers la façade de la cathédrale de Rouen. Il a les lèvres qui remuent. Je fais pareil. Des phrases se forment sur ma bouche à peine ouverte. L'homme est habillé en bleu ; je suis en rouge. La pierre se teinte d'un rose presque violet, fusion de nous deux. La façade rougit, on dirait. L'émotion de l'homme s'est transmise à la pierre. La façade, vieillarde rongée, retrouve sa jeunesse un instant. La cloche se met à sonner. Ouverture du printemps. La rumeur de la ville s'éteint. Tout le monde se tait. Tout le monde se regarde. Est-ce que la grâce vient d'un regard ? D'une attention ? Cette fameuse grâce, comment ça se produit ?

Un instant où tu lèves le regard. Et quelque chose t'arrive, quelque chose de soyeux. Cela vient de toi partiellement. La montée de ta puissance, tu la sens. Un instant où l'on n'est pas blasé. Un instant où l'on s'éveille d'un cauchemar avec joie. Ce premier jour de printemps, cela survient devant une façade lumineuse mais cela peut arriver n'importe comment, même par une gifflée. Est-ce qu'une violence peut faire surgir la grâce ? Oui. S'il s'agit de faire grâce.

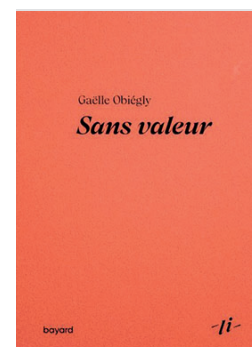
Comme on le lit dans les aventures de Perceval. Le jeune homme met pied à terre, raconte Chrétien de Troyes. Une fois descendu, il tire son épée. Il lance l'assaut sur son ennemi. Les coups sont violents.

La bataille dure très longtemps. L'ennemi tombe. Il tombe et il demande grâce. Le jeune homme lui répond qu'il n'en est pas question. Il veut l'étriper. En finir. Il a la rage de vaincre. Mais un souvenir lui revient brutalement. Il interrompt ses assauts. Il pense au gentilhomme qui lui a appris à ne pas tuer un chevalier du moment qu'il l'a déjà vaincu. Le jeune homme réfléchit. Il tire sa vertu de l'enseignement reçu, il l'offre à son tour. Il fait grâce. Et c'est ainsi qu'il domine son ennemi. Est-ce que la grâce est l'inverse de la force ?

*

**Le Printemps des Poètes
2024 : La Grâce.
Du 9 au 25 mars 2024**

La Fondation La Poste est liée à l'impression de grande qualité sur un papier Fedrigoni, avec encres végétales, de 100 000 cartes postales, associées à l'œuvre-vitrail de Fabienne Verdier (« Topographies imaginaires » © ADAGP, Paris, 2024, Christophe Deschanel), avec cinq citations poétiques différentes, ainsi que 10 000 marque-pages.



Gaëlle Obiégly
Sans valeur
Éditions Bayard Récits, coll. Littérature intérieure, janvier 2024, 144 pages.

Dernières parutions

Par **Élisabeth Miso, Corinne Amar et Gaëlle Obiégly**

Correspondances



Cécile Berly

Elles écrivent. Les plus belles lettres de femmes au XVIIIe siècle

Dans un monde dominé par les hommes, leurs correspondances font œuvre littéraire à part entière alors même que, l'espace public leur étant interdit, ces épistolières n'avaient aucune ambition et ne revendiquaient pas le statut de femmes de lettres. Historienne, spécialiste du XVIIIe siècle – ce grand siècle de la correspondance

– Cécile Berly dresse le portrait de ces figures féminines qui, par leur façon de vivre et d'écrire, leur indépendance, leur modernité, illuminèrent leur époque. C'est la Marquise du Deffand qui fit de la lettre un art de vivre ; c'est Madame de Pompadour, favorite de Louis XV, Julie de Lespinasse, obsédée d'amour à en mourir, Marie-Antoinette, Reine de France pour qui l'écrit était un acte de survie ; c'est Isabelle de Bourbon-Parme, princesse et follement amoureuse de sa belle-sœur, Marie-Christine d'Autriche ; c'est Germaine de Staël, qui reçut une éducation exceptionnelle pour son temps. Devenue baronne de Staël-Holstein, femme de l'ambassadeur de Suède en France, romancière, essayiste, elle voyagea aux quatre coins de l'Europe et assuma sa liberté, ses propos et ses amours tel un homme. Elle eut de nombreux amants dont Benjamin Constant, car elle aimait les hommes de pouvoir autant qu'elle aimait séduire. Sa correspondance est monumentale : l'écrit est un pouvoir. La lettre la plus émouvante, la plus vulnérable est sans doute celle qu'elle écrivit à sa mère alors qu'elle s'apprêtait à quitter le toit familial pour un mariage de convenance. Fille unique de parents qu'elle vénérât – surtout son père, Jacques Necker, grand homme et ministre des Finances de Louis XVI. « *Paris, 19 janvier 1786, Ma chère maman, Je ne reviendrai pas ce soir chez vous. Voilà le dernier jour que je passe comme j'ai passé toute ma vie. Qu'il m'en coûte pour subir un tel changement ! Je ne sais s'il y a une autre manière d'exister ; je n'en ai jamais éprouvé d'autres, et l'inconnu ajoute à ma peine.* » Dououreux sacrifice, long chemin que celui de l'émancipation ! Éd. Passés composés, 286 p., 20 €. **Corinne Amar**



L'amitié dans tous ses états

Correspondances

Conçu et présenté par Nicole Marchand-Zanartu et Jean Lauxerois

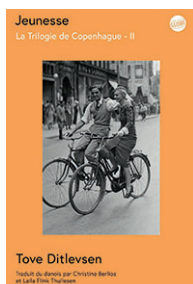
On doit à Nicole Marchand-Zanartu et Jean Lauxerois la conception de cet ouvrage chatoyant. Les auteurs sont nombreux, leurs tons différents et leurs voix s'entremêlent à celles des épistoliers dont ils nous parlent. Ce sont des rapports de lecture aux tons variés ; académiques,

humoristiques, poétiques, par exemple. À divers titres, soit en spécialistes, soit en adeptes, soit en touristes, chaque auteur explore la correspondance entre deux personnalités ayant un lien amical. Ce lien est même le centre de leurs échanges de lettres. Échanges donnant lieu à un corpus de commentaires. Cela crée un livre tout aussi riche que léger. Sa couverture reprend la roue chromatique de Goethe. Cette roue, basée sur six couleurs principales, rend compte de leurs oppositions émotionnelles mais aussi de leur harmonie. De fait, le contenu du livre témoigne de cela aussi. On y parle donc de l'amitié, dans tous ses états. Découpant la roue chromatique en catégories, le livre classe les correspondances selon un ordre original et pertinent. Un ordre affectif. Chaque chapitre rassemble des correspondances ayant en commun un sentiment ou une qualité. Ainsi, dans la zone associée au combat, associé au vermillon sur la roue chromatique, on trouvera les échanges de Tarkovski et Paradjanov, de Erice et Kiarostami, de Dreyfus et de la marquise Visconti. Pour ces derniers, le combat, c'est l'ardeur militante. Et, dans cette catégorie encore, deux êtres au funeste destin commun : Varlam Chalamov et Nadejda Mandelstam. C'est la traductrice et écrivaine, Luba Jurgenson, qui a rédigé l'article sur leur correspondance. Quarante correspondances sont évoquées. Si l'amitié y est centrale, elle n'est pas sans oppositions. Elles témoignent de toute façon d'une amitié. C'est un sentiment où il entre une part de construction en vue d'une estime réciproque, par-delà les différences. Et chaque lecture met en lumière la caractéristique de telle ou telle amitié. À l'instar de la roue chromatique, l'amitié comporte de nombreuses nuances. Éd. Médiapop, 212 p., 20 €. **Gaëlle Obiégly**

Ouvrage publié avec le soutien de



Autobiographies



Tove Ditlevsen

Jeunesse. La trilogie de Copenhague II

Traduction du danois Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen. « Tant que j'habiterai ici, je serai condamnée à la solitude et à l'anonymat. Le monde m'ignore, et chaque fois que j'en attrape un pan, il me glisse des mains une fois de plus. » Après *Enfance* qui racontait ses origines prolétaires et sa conscience d'être différente, Tove Ditlevsen (1917-1976) se retourne, dans le deuxième volume de sa *Trilogie de Copenhague*, sur

sa jeunesse. À quatorze ans, elle découvre médusée, la dure réalité du travail. La journée, elle s'épuise à la tâche, et le soir elle écrit, poursuivant ce rêve fou de devenir poète, qui l'habite depuis son plus jeune âge. Elle attend avec impatience ses dix-huit ans pour échapper à sa famille, au quartier ouvrier de Vesterbro. Elle aspire à avoir une pièce rien qu'à elle où écrire en toute tranquillité. Elle exerce toutes sortes d'emplois peu gratifiants, avant de gagner un peu mieux sa vie comme sténographe. Elle voudrait tant « être propriétaire de [s]on temps au lieu de toujours le vendre. » Avec son amie Nina, rencontrée dans une troupe de théâtre amateur, elle fréquente les dancings. Des jeunes hommes l'émeuvent, l'embrassent mais ne la font pas vibrer. Elle désespère de rencontrer un homme qui la comprenne, avec qui partager sa passion pour la littérature. Il n'y a guère que son frère Edvin pour apprécier ses poèmes et l'encourager dans cette voie. Chaque jour, elle voit s'épaissir un peu plus l'ombre de son existence insignifiante, mais aussi celle terrifiante d'une guerre mondiale. En de rares occasions, une éclaircie vient trouver cet horizon bouché, alléger ce combat constant pour obtenir son indépendance, comme ses rencontres avec un marchand de livres puis avec un rédacteur en chef qui publie un de ses poèmes et l'aide à trouver un éditeur. Quand elle serre entre ses mains son premier recueil de poèmes imprimé, *Une jeune fille*, c'est une petite fenêtre, qui s'ouvre enfin, sur des émotions insoupçonnées et sur le monde qu'elle appelle de toute son âme depuis si longtemps. « Ce soir, je veux être seule avec mon livre, car personne ne peut comprendre combien, pour moi, c'est un véritable miracle. » Éd. Globe, 208 p., 18 €. **Élisabeth Miso**



Farida Khelifa

Une enfance française

Figure magnifique de la mode des années 80, muse de Jean-Paul Goude, égérie d'Azzedine Alaïa, actrice, documentariste, elle est aujourd'hui auteure d'une saisissante autobiographie. Il lui fallut attendre la mort de sa mère pour pouvoir écrire un tel livre, replonger dans ses origines, revivre une enfance vécue dans la terreur et la violence incontrôlable du père. Ses parents, algériens, arrivent en France dans les

années 50. Farida grandit dans une cité HLM de Vénissieux, près de Lyon, dans une fratrie de neuf enfants tous nés en France. Le père, gardien de nuit, détruit parce que colonisé, est alcoolique. Il boit sans discontinuer, puis se déchaîne sur sa femme et ses enfants. Quant à la mère, entre les fausses couches et les accouchements, internée à plusieurs reprises, sujette à la folie – comme le père, comme l'un des frères – incapable d'aimer ses enfants, elle est incapable de les protéger. Contre la violence, contre l'inceste. Frères, sœurs, ils sont d'une grande beauté et soudés par le rire. Adolescents, les garçons ont été mis dehors, les filles elles, ont fugué. Farida a seize ans, lorsqu'elle se sauve, monte dans un train pour Paris, débarque chez l'une de ses sœurs. Non loin, il y a le Palace. La bourgeoisie branchée, les célébrités y fraient avec les inconnus. L'époque est à la mixité sociale, à l'extravagance et à la fête. Farida est grande, sculpturale, sauvage. Elle y rencontre Jean-Paul Goude qui, subjugué, veut faire d'elle « la première icône arabe de la mode ». Aussitôt dans la lumière, elle découvre un autre monde. Mais on n'oublie jamais l'enfance qu'on a eue : le Palace la plonge dans l'enfer de la drogue, lui apporte la confiance qu'elle n'a pas, la détruit peu à peu. De longues années de psychanalyse auront raison de cette enfance. Une confiance regagnée, l'amour, deux enfants, un mariage... C'est l'histoire d'une émancipation, d'une résilience. « J'ai une dette envers mes parents. Je leur dois la vie. Mais pas le pardon. Pardonner m'est impossible. Le long chemin de l'immigration est un lourd héritage, j'ai dû m'inventer contre eux ». Éd. Albin Michel, 252 p., 19,90 €. **Corinne Amar**

Récits



Bartabas

Un geste vers le bas

En 1990, Pina Bausch vient saluer Bartabas à l'issue d'un de ses spectacles au Fort d'Aubervilliers. Entre eux, malgré le silence des timides, un dialogue s'instaure immédiatement, une évidente reconnaissance mutuelle. Ils ont beaucoup en commun, les voyages, la création, la responsabilité d'une troupe, et cette tentative « d'approcher le monde par l'univers des sens. » Un soir, l'écuyer emmène la chorégraphe allemande rencontrer Micha Figa, un de ses chevaux. Il pressent que ces deux âmes pourraient vivre quelque chose de singulier ensemble. Il est curieux de voir quelle connexion un humain, vierge de toute expérience équestre, peut établir avec un cheval. Quel langage, une danseuse qui s'exprime avec son corps, peut inventer au contact de cet animal, quelles sensations primitives peuvent filtrer dans ses mouvements. D'emblée, il est frappé par l'infinie délicatesse, le profond respect que manifeste Pina Bausch face à Micha Figa. « Elle n'est pas de ceux qui portent sur eux l'odeur de la peur. Jamais elle n'avait approché un cheval. Je sais maintenant qu'elle ne sortira pas indemne de cette aventure. » Le fondateur du Théâtre Zingaro n'intervient d'aucune manière, il observe simplement, toujours en retrait, comment ces deux êtres s'apprivoisent et communiquent. Lors de ces échanges, tard dans la nuit et jusqu'à l'aube, la danseuse s'abandonne totalement à cette présence animale, à la beauté de ce qui advient la nuit, dans un état de fatigue. Ces rendez-vous nocturnes vont s'étaler ainsi sur plus de dix ans, au gré des agendas respectifs des deux compagnies. Un été, ses danseurs repartis dans leur fief de Wuppertal, après une série de représentations à Paris, Pina Bausch s'installe même quelques jours au sein de la tribu Zingaro. Bartabas évoque avec beaucoup de poésie cette amitié, la grâce de ces moments inspirants, de ces éclats de création partagés avec l'immense chorégraphe. Entre les deux artistes, l'idée avait germé d'un spectacle autour de cette aventure. Mais, très vite, il est devenu clair que « (...) ce que révélait Micha Figa en elle était si profond, si intime, si précieux qu'il serait difficile de le représenter sur scène. L'exposer eût été le galvauder. » Éd. Gallimard, 112 p., 17 €. **Élisabeth Miso**

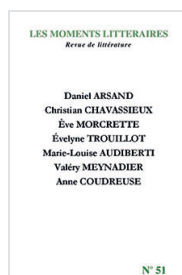


Olivier Bourdeaut

Développement personnel

Une cabane en pierre dans un paysage paradisiaque, au nord de l'île d'Ibiza. Olivier Bourdeaut espère beaucoup, en ce mois de janvier 2023, de ce changement de décor pour trois semaines. Depuis des mois, l'auteur de *En attendant Bojangles* est en panne d'inspiration. Après trois romans publiés, il ne bute pas sur la page blanche mais sur la médiocrité criante de ses textes. Au tout début, il lui arrivait d'en rire, lui qui a le sens de l'autodérision, puis l'inquiétude a pris le dessus. Il a bien tiré quelques fils narratifs, tenté de donner vie à des personnages, mais rien de satisfaisant n'est sorti de son imagination. Alors qu'il a toujours considéré que parler de soi ne présentait aucun intérêt littéraire, il se met à écrire sur la place qu'occupe l'écriture dans son existence, sonde sa mémoire sur l'origine de cette activité. Dyslexique, gaucher et légèrement sourd, toute sa scolarité a été une épreuve. Il ne parvenait jamais à faire ce que les autres réalisaient facilement. Il se sentait différent, inadapté, inutile et ne comprenait pas pourquoi on l'obligeait à apprendre des choses inutiles. De ses cinq ans à ses vingt ans, il n'a pu supporter le monde qui l'entourait que grâce à la lecture. Un jour son père lui a suggéré de tenir un carnet de vocabulaire et de citations, et cela l'a enchanté. Le cancre se rêvait écrivain. « Médiocrité et mégalomanie, l'association de ces deux mots donne une définition assez précise de la bêtise. Pourtant elle a toujours été ma boussole. Plus ma réalité, mes réalisations, mes résultats étaient médiocres plus mes objectifs devenaient délirants. » À l'âge adulte, il cumule les expériences professionnelles désastreuses et se vante régulièrement, auprès de ses proches, d'avoir tout un roman en tête qui n'attend plus que le lieu idéal pour être rédigé. C'est l'un de ses frères qui va l'acculer à se frotter concrètement à ses ambitions littéraires. Olivier Bourdeaut joue ici avec les codes des manuels de développement personnel et dévoile avec beaucoup d'humour et de sincérité, le chemin tortueux qui a été le sien jusqu'au métier d'écrivain. Éd. Finitude, 176 p., 18 €. **Élisabeth Miso**

Revues



Les Moments littéraires n° 51 : Daniel Arsand

Apprendre ce que l'on est, avec ou malgré le regard des autres

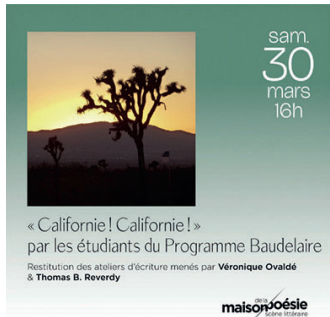
Tour à tour libraire, conseiller littéraire, attaché de presse, éditeur de littérature étrangère chez Phébus, Daniel Arsand a consacré sa vie professionnelle aux livres et aux auteurs. Écrivain, il publie son premier livre à trente-neuf ans : « J'ai attendu d'être libre. J'ai attendu la mort de mes parents pour publier. » Dans son œuvre romanesque, la violence règne. Le viol, la haine, la vengeance, les destins sombres sont toujours présents. Cette vision brutale des rapports humains est en partie la résultante des épisodes traumatisants d'une jeunesse solitaire qu'il a décrite notamment dans son dernier récit autobiographique, *Moi qui ai souri le premier* (Actes Sud, 2022). Tout lecteur de Daniel Arsand qui le rencontrera sera étonné par la dualité qui existe entre la brutalité qui habite chacun de ses livres et la gentillesse, la bonhomie qui émane de lui. Benoîte Groult lui a dit : « Vous êtes tellement doux et vous écrivez des livres d'une rare violence ! »

Le dossier Daniel Arsand : Protéger / s'exposer de Christian Chavassieux - Entretien avec Daniel Arsand - Journal de Daniel Arsand. Également au sommaire du n°51 : Ève Morcrette, Entretien & portfolio / Évelyne Trouillot, Mon regard sur le monde / Marie-Louise Audiberti, Carnets / Valéry Meynadier, Thanatobiographie / Les chroniques littéraires d'Anne Coudreuse. **Présentation de l'éditeur**
[Voir sur le site de la revue](#)

Agenda

Sélection de manifestations
et projets soutenus par
la Fondation La Poste

Lectures Spectacles



« Californie ! Californie ! » par les étudiants du Programme Baudelaire

Restitution des ateliers d'écriture menés par **Véronique Ovaldé & Thomas B. Reverdy**
Samedi 30 mars 2024 - 16h, Maison de la Poésie, Paris

En présence des auteurs **Véronique Ovaldé, Thomas B. Reverdy** et **Cécile Ladjali**, les étudiants du Programme Baudelaire lisent leurs textes écrits en atelier d'écriture.

Condensant les souvenirs du *Journal de Californie* d'Edgar Morin et des grands pans de la littérature américaine, leur diptyque est mis en voix par le dramaturge **Florient Azoulay**.

La comédienne **Anne Bouvier**, le musicien **Olivier Innocenti** et le plasticien **Marco Castilla** accompagnent les étudiants dans leur voyage poétique et artistique.

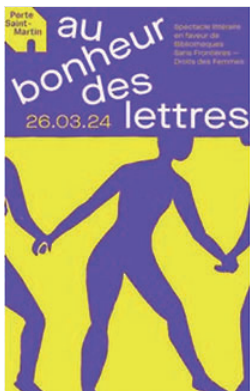
[Programme Baudelaire, Fondation Robert de Sorbon, à Paris](https://maisonlapoesieparis.com/programme/californie-californie-par-les-etudiants-du-programme-baudelaire/)

Maison de la Poésie

Passage Molière

157, rue Saint-Martin - 75003 Paris

<https://maisonlapoesieparis.com/programme/californie-californie-par-les-etudiants-du-programme-baudelaire/>



Au bonheur des lettres Spectacle littéraire et musical autour de correspondances mythiques

Association Auguri Lettra, Adaptation théâtrale des recueils

***Au bonheur des lettres*. Éditions du Sous-Sol**

Le 26 mars 2024 à 20h30

Soirée exceptionnelle au profit des actions de Bibliothèques Sans Frontières en faveur des droits des femmes

Après le grand succès des deux premières éditions au Théâtre de la Porte Saint-Martin, les plus grands acteurs et actrices, chanteurs et chanteuses, musiciens français sont de nouveau réunis pour un spectacle littéraire et musical autour de correspondances mythiques.

Parmi les missives lues, celles de Consuelo de Saint Exupéry et Romain Gary, Virginie Despentes et François Truffaut, Camille Claudel et Jean Cocteau, mais aussi des textes contemporains écrits depuis l'Ukraine, ou le Proche-Orient. Leurs auteurs et autrices disent la guerre et le combat, tout autant que l'amour et l'espoir, les joies de la création, l'amitié ou la passion...

Les bénéfices de cette soirée unique contribueront à financer les programmes de l'ONG Bibliothèques Sans Frontières en faveur des droits des femmes, en France et dans le monde.

Mise en scène Johanna Boyé

Assistante à la mise en scène Stéphanie Froeliger
 Création lumière Cyril Manetta
 Avec Ariane Ascaride, Alexandre Tharaud, Pascale Arbillot, Helena Noguerra, Camelia Jordana, Alexis Michalik, Augustin Trapenard...

Théâtre de la Porte Saint-Martin
 18 boulevard Saint-Martin 75010 Paris
 Tél. : 01 42 08 00 32
<https://www.portestmartin.com/>



« Vivre ensemble le Festival de l'écrit » en Grand Est 28^e édition, année 2024

Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024



Ce projet invite les personnes à s'autoriser à prendre une place dans cet espace de liberté, d'échange et de plaisir que nous offre la maîtrise de la langue : écrire pour se construire, structurer une pensée, organiser une réflexion, communiquer avec autrui, exercer sa citoyenneté dans la vie quotidienne.

L'auteur **Thierry Beinstingel** (qui collabore au Festival de l'écrit) écrivait : « Peut-être qu'écrire, c'est cela : chercher non pas l'actualité immédiate, mais la profondeur entrevue au-delà. Dans notre univers de réseaux sociaux, qui ne sont que trop souvent des injonctions individuelles et stériles, il existe ce pas de côté qu'on nomme l'écriture, avant tout un échange, un sens collectif, partagé entre tous, le temps de l'aventure d'un Festival de l'écrit ».

Pourquoi écrire :

Pour susciter le plaisir d'entrer en lecture et en écriture.

Pour s'exprimer et se structurer, pour laisser une trace de soi-même.

Pour faire face aux exigences de la vie dans une société « de l'écrit ».

Pour inscrire la lecture et l'écriture dans un projet social, culturel et professionnel.

Pour créer des liens sociaux entre les générations et les habitants sur un même lieu : quartier, village, ville.

Pour passer de l'apprentissage linguistique à la communication sociale. Pour mettre en œuvre des actions favorisant l'accès à l'autonomie, à la culture et à la citoyenneté.

Le projet s'adresse aux jeunes et adultes, âgés de 16 ans et plus, qui disent ne pas savoir bien écrire mais qui veulent essayer malgré les difficultés rencontrées.

Le Festival de l'écrit comprend des rencontres et des manifestations publiques qui auront lieu dans les départements de la région Grand Est. À cette occasion, les lauréats seront récompensés en présence des institutionnels, des sponsors, des responsables des champs social, éducatif et culturel. Il s'agit de favoriser les échanges entre apprenants, formateurs, bibliothécaires, écrivains, monde rural et monde urbain...

Les textes doivent parvenir à l'association Initiales avant le 1er juin 2024 (délai de rigueur). Fin juin, des comités de lecture se réuniront pour présélectionner les écrits qui seront transmis au jury. Les textes choisis par le jury donneront lieu à des remises de prix, à des expositions « Autour de l'écrit » en octobre 2024 et à l'organisation des ateliers de pratiques artistiques.

<https://association-initiales.fr/>



Les Correspondances théâtrales, 3^e édition - Voyage en Scala, une carte s'envole !

Date limite d'inscription : 31 mars 2024. Date limite d'expédition des correspondances : 30 avril 2024. Soirée de gala remise des prix : 31 mai 2024

Avec la Fondation La Poste et le soutien d'Actes Sud, La Scala Paris lance la troisième édition du concours d'écriture ludique et ouvert à tous « Les Correspondances théâtrales » sur le thème « Voyage en Scala, une carte s'envole ! ».

L'association La Scala Paris organise en 2023-2024 la 3^e édition du projet Les Correspondances Théâtrales.

« Voyage en Scala, une carte s'envole ! » consiste, comme les années précédentes, en une courte correspondance en trois envois, imaginés par le participant, qui aura la particularité cette année de s'ouvrir non par une lettre, mais par une carte postale originale (réalisée par le participant).

La Scala Paris est le seul théâtre à inviter son public à ÉCRIRE. Pour valoriser le plus grand nombre de participants possible, deux catégories de participation distinguent :

- les candidats scolaires, qui peuvent cette année candidater dès la 6^{ème},
- les candidats extra-scolaires, sans limite d'âge.

Comme les années précédentes on concourt seul ou à deux. Des récompenses en places de spectacle et de concert, en livres.

Le concours « sans perdant » des Correspondances théâtrales est un encouragement à l'écriture créative et à l'expression de soi unique en son genre dans la mesure où il prend élan sur l'expérience du théâtre. Situé à la rencontre des forces du théâtre et de la pratique de la correspondance entendue comme le droit réaffirmé de tout un chacun à prendre la plume, ce concours ouvert à toutes les générations propose, à partir de spectacles joués* au Théâtre de La Scala Paris, deux types d'écriture :

- soit une Correspondance « dramatique », imaginée entre deux, voire trois personnages de la même pièce, il faut concevoir et écrire :
- une carte postale et le texte écrit au verso
- la lettre de réponse de/ du destinataire qui reçoit cette carte postale
- la réponse de l'expéditeur de la carte postale à ce/cette destinataire.

Cette correspondance se situe au cœur de l'action de l'œuvre choisie et la prolonge. Elle est donc écrite par deux personnages de l'action. L'image de la carte postale est censée avoir été trouvée et choisie par son expéditeur/expéditrice.

- soit une Correspondance « critique », un spectateur A qui a vu un spectacle, pris dans la liste SCALA, envoie à son sujet, à B, qui ne l'a pas (encore) vu, une carte postale reliée à sa soirée. B lui répond par une lettre qui l'interroge sur un point qui a attiré son attention ; A lui répond, par une autre lettre.

***Pour le spectacle qui en est le point de départ, les participants ont le choix entre :** *L'Odeur de la guerre*, de et avec Julie Duval / *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, mis en scène par François Ha Van / *Alfredo et Violetta*, spectacle de Léo Grabiadze / *Moi, Khadafi*, de Véronique Kanor, mis en scène par Alain Timar / *Mau-passant*, Feuilleton théâtral, de Marie-Louise Bischofberger / *Le Moment psychologique* de Nicolas Doutey, mis en scène d'Alain Françon / *Kids* de Fabrice Malquiot, mise en scène de François Ha Van / *Gisèle Halimi*, *Une Farouche Liberté*, mise en scène Lena Paugam.

[Site La Scala Paris - Les Correspondances théâtrales](http://www.lascalaparis.fr)

Festivals



L'Opération Coudrier, « Un certain état de grâce » dans le cadre du Printemps des Poètes 2024

Avec le soutien de la Fondation La Poste

À l'occasion de la quatrième édition de l'Opération Coudrier « Un certain état de grâce », les élèves à travers toute la France ont été invités à prendre les cartes postales à revers afin d'y raconter leurs états de grâce. Les auteurs des plus belles cartes postales d'Île de France sélectionnées par Le Printemps des Poètes ont remporté pour eux-mêmes et leurs classes, le privilège d'être invités à une visite commentée de l'Arc de triomphe.

L'Opération Coudrier est le fer de lance des actions d'Éducation artistique et culturelle du Printemps des Poètes. Ainsi baptisée en 2020, en hommage aux amours de Tristan et Iseult et à la célèbre branche de coudrier du « Lai du chèvrefeuille » de Marie de France. L'Opération Coudrier s'adresse aux centaines de milliers d'enfants et d'adolescents qui, grâce à leurs professeurs et encadrants, célèbrent depuis 25 ans Le Printemps des Poètes partout en France et dans le monde, au sein de leurs écoles, collèges, lycées, universités, bibliothèques, médiathèques, associations, Instituts Français ou encore librairies.

[Découvrez les poèmes lauréats](#)

L'édition annuelle du Printemps des Poètes (du 9 au 25 mars) est un événement poétique d'ampleur nationale capable de fédérer à la fois les poètes, les éditeurs, les libraires, les scolaires, les communes, les institutions culturelles, les organisateurs de manifestations littéraires, ainsi que le grand public.

Le partenariat avec La Fondation La Poste est lié à l'impression de grande qualité sur un papier Fedrigoni, avec encres végétales, de 100 000 cartes postales, associées à l'œuvre-vitrail de Fabienne Verdier (« Topographies imaginaires » © ADAGP, Paris, 2024, Christophe Deschanel), avec cinq citations poétiques différentes et le logo de la Fondation, ainsi que 10 000 marque-pages.

Les cartes postales ont bien évidemment vocation à susciter l'écriture auprès des dizaines de milliers de destinataires dont 2 500 professionnels du monde littéraire, de la culture, et de l'éducation, des établissements scolaires (de la maternelle à l'université), des milliers de librairies, de bibliothèques, ou de villages en zones rurales.

[Site du Printemps des Poètes](#)
[Opération Coudrier](#)

Musique



Soirée remise du Prix Voix du Sud/Fondation La Poste 10 avril 2024, Saint-Vincent-de-Tyrosse (40230), Scène du Cinéma.

La Fondation La Poste soutient l'association Voix du Sud depuis 2006. Chaque année, le Prix Voix du Sud/Fondation La Poste récompense un(e) ou deux artistes ou un projet repéré durant les Rencontres d'Astaffort en raison de leur talent, particulièrement dans le domaine de l'écriture. Ce prix se traduit par un trophée, une bourse d'un montant de 2000€ mais également par un accompagnement sur une année.

Les lauréats de cette année sont :

- **Bercé**, découvert lors des 52e Rencontres d'Astaffort. Il a marqué les esprits par ses textes et son interprétation singulière, notamment sur les titres *Sur mes épaules* et *Ton nom comme un nuage*.
- **Czesare**, qui a participé aux 53e Rencontres d'Astaffort. Une artiste touchante et puissante avec un jeu de guitare bien à elle comme sur le titre *On a l'habitude*.

Francis Cabrel (Président d'honneur de Voix du Sud), Jean Bonnefon (Président de Voix du Sud), et Anne-Marie Jean (Déléguée Générale de la Fondation La Poste), remettront le prix le mercredi 10 avril à 20h.

La soirée se déroulera à Saint-Vincent-de-Tyrosse (40230), Scène du Cinéma.

L'occasion de découvrir les jeunes talents de la chanson française avec Czesare et Bercé (lauréats du prix) qui interpréteront quelques titres en live sur la scène du Cinéma de St-Vincent de Tyrosse, en partenariat avec Landes Musiques Amplifiées.

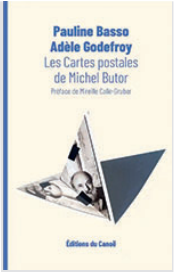
<https://fondationlaposte.org/projet/soiree-remise-du-prix-voix-du-sudfondation-la-poste-10-avril-2024>

<https://www.voixdusud.com/>

*

Livres

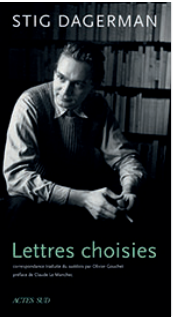
Éditions de correspondances soutenues par la Fondation Mars/avril 2024



Les Cartes postales de Michel Butor
Pauline Basso, Adèle Godefroy. Préface de Mireille Calle-Gruber
Éditions du Canoë. Parution le 1er mars 2024

C'est à Albuquerque, lors d'une tournée de conférences aux États-Unis, que Michel Butor – poète, romancier, enseignant, essayiste, critique d'art et traducteur français 1926 2016 – délaisse la photographie qu'il a pratiquée de 1951 à 1961 pour s'adonner aux assemblages de cartes postales qu'il adresse à ses divers correspondants. Commencés comme un amusement, ils deviennent, au fil du temps, de plus en plus élaborés et se diversifient selon les destinataires. Le livre est le résultat de la photographie de plusieurs centaines de cartes postales échangées entre Michel Butor et quelques-uns de ses nombreux amis.

Pauline Basso a étudié ces assemblages avec une grande attention et Adèle Godefroy les a photographiés. Cette activité parallèle à l'œuvre du grand écrivain est montrée pour la première fois dans cet ouvrage. Mireille Calle-Gruber s'attache à mettre l'accent sur l'importance de la correspondance dans l'œuvre de Michel Butor, qui est encore – à elle seule – un continent inédit.



Stig Dagerman, Lettres choisies
Traduit par Olivier Gouchet. Préface de Claude Le Manchec
Éditions Actes Sud. Parution le 6 mars 2024

Recueil de lettres inédites de Stig Dagerman, envoyées à ses amis écrivains, à ses éditeurs et à ses adversaires.

Écrivain et journaliste engagé, anarchiste voyageur, Stig Dagerman a sans doute écrit les textes les plus importants de la littérature européenne des années 1940 et 1950, avant de brutalement mettre fin à ses jours en 1954. Précieux complément de son œuvre littéraire, les lettres réunies dans ce recueil sont surtout le reflet de ses nombreux questionnements. Envoyées à ses amis écrivains, comme Terje Vesaas et Folke Fridell, à ses éditeurs, à ses collègues journalistes, elles révèlent un esprit toujours préoccupé par divers projets, une amitié sincère pour ses correspondants, son engagement contre le totalitarisme, mais aussi sa mauvaise conscience, ses doutes et son désespoir face à sa précarité matérielle, aggravant son fragile état psychologique. Se plonger dans la correspondance de Stig Dagerman, c'est une chance de mieux cerner la personnalité de l'écrivain le plus important de sa génération, aussi génial que tourmenté.

Un événement a eu lieu le 10 mars à l'Institut suédois en collaboration avec la Sorbonne et le Théâtre de l'Odéon autour de *Notre besoin de consolation* et son succès en France, avec notamment Fatou Diome et Aret Madilian.



Paolo Roversi et Emanuele Coccia, Lettres sur la lumière
Avec un texte d'Erri De Luca. Avant-propos de Chiara Bardelli-Nonino
Éditions Gallimard, Livres d'Art. Parution 14 mars 2024

Paolo Roversi (né en 1947), l'un de photographes de mode parmi les plus célèbres – mais aussi portraitiste remarquable et Emanuele Coccia (né en 1976), philosophe, penseur de l'éternelle transformation, féru de mode et des mœurs de notre époque, ont choisi le genre épistolaire pour nous livrer leurs pensées. Cette correspondance s'articule autour de la lumière, prenant comme point de départ des observations du photographe, parfois techniques et toujours poétiques, auquel le philosophe répond en élargissant au champ plus vaste offert par la philosophie. Au fil de douze échanges, ponctués par des photographies emblématiques de Paolo Roversi, les auteurs se dévoilent laissant apparaître deux personnalités singulières.

Les lettres ont été écrites entre 2020 et juin 2023.

L'ouvrage est richement illustré par des photographies emblématiques de Paolo Roversi.

Un texte d'Erri De Luca fait état de son amitié pour Paolo Roversi. Il parle de sa modestie et de son talent. Il parle de la beauté des modèles qu'il a côtoyé toute sa vie et du talent avec lequel il a restitué la beauté de ces mannequins. Et naturellement il parle de la lumière.



Lettres du jeune Richard Wagner à son ami Theodor Apel
Correspondance traduite, rassemblée et annotée par Eva Perrier
Éditions La Part Commune, 9 avril 2024

Cet ouvrage présente, dans une traduction en français, toutes les lettres encore existantes à ce jour que le compositeur adressa à celui qui fut son tout premier véritable ami.

Cette correspondance permet de découvrir en détail la vie, l'activité et les aspirations de Richard Wagner alors qu'il était encore très jeune. Le lecteur pourra le suivre aussi bien dans ses malheureux débuts en tant que compositeur et chef d'orchestre que dans sa vie sentimentale. On y découvre entre autres sa relation chaotique avec la comédienne Minna Planer avant qu'il ne l'épouse. Au cours de cette correspondance, l'insouciance enjouée du jeune Wagner fera peu à peu place à un sérieux plein d'inquiétude face à un avenir très incertain.

La publication de cet ouvrage est aussi une sorte d'hommage à Theodor Apel, mettant en lumière sa grande générosité et la belle amitié qui l'unissait à Richard Wagner, rappelant ainsi qu'il joua un rôle non-négligeable dans la vie du compositeur d'opéras aujourd'hui mondialement reconnu.

Cet ouvrage présente une correspondance inédite. À l'exception de deux d'entre elles, les 41 lettres que comporte cet ouvrage n'ont encore jamais été traduites en français. Elles permettent de découvrir le jeune homme qu'était Richard Wagner, ses débuts difficiles et les échecs de ses premiers opéras, ce qui est assez rare, car la littérature wagnérienne se consacre plutôt à ses œuvres de maturité et à la naissance du Festival de Bayreuth. Cet ouvrage offre donc une image différente du compositeur, une image juvénile, fantasque et spontanée.

L'originalité du projet réside également dans le fait que la traductrice Eva Perrier a replacé cette correspondance dans son contexte afin d'en faciliter la découverte et la compréhension. Ces lettres sont, en effet, accompagnées de commentaires détaillés sur la vie du jeune compositeur et sur les artistes et ouvrages qui l'influencèrent dans son évolution aussi bien artistique que personnelle. De ce fait, l'ouvrage peut se lire tel un roman, qui ne manquera pas de tenir le lecteur en haleine tant cette correspondance est vivante et parsemée d'événements inattendus. Le nombre important de notes explicatives et de références, résultat de recherches minutieuses, ne manquera pas d'intéresser le wagnérien chevronné, mais l'originalité de sa présentation et sa facilité de lecture le rend accessible à un large public.

*

Manifestations du Musée de La Poste

Expositions

« Carnets de timbres dans l'air du temps »

Du 31 janvier 2024 au 13 octobre 2025

Musée de La Poste, Paris 15e



Visitez la Tunisie,
couverture du carnet
de timbres-poste,
héliogravure, 1922.

Eau minérale Boussang,
carnet privé avec porte-timbres,
typographie, 1907-1910.

Lux Radio
couverture du carnet
de timbres-poste,
héliogravure, 1929.

Le Musée de La Poste propose à ses visiteurs de découvrir l'histoire du carnet de timbres, objet emblématique de l'univers postal et témoin .

À travers une collection de près de 200 carnets de timbres, affiches et dessins originaux, le visiteur est invité à déambuler parmi les différents formats et messages de cet objet, reflet des mutations de la société française.

L'origine du carnet de timbres, en 1906, repose avant tout sur un besoin de praticité : le souhait des Français de disposer d'une douzaine de timbres à portée de main réunis dans un objet facile à glisser dans un sac à main ou un portefeuille. Les carnets de timbres sont d'abord entièrement réalisés par La Poste. Le support est neutre, c'est l'utilité qui prime.

En 1922, La Poste confie à un concessionnaire la confection des couvertures des carnets. Le

publicitaire y voit alors une opportunité, allant même jusqu'à utiliser les marges des timbres-poste, créant ainsi les « publicitimbres ». Jusqu'en 1940 la création des carnets de timbres est prolifique, 1 500 couvertures voient le jour. Quatre thèmes prédominent : la santé et la prévention, l'automobile, les grands magasins et produits de consommation, mais aussi les loisirs, les voyages et le thermalisme.

Face à cet afflux de productions privées, La Poste met fin à la concession des carnets de timbres dans les années 1950 et se charge elle-même de l'impression des couvertures de carnets. Leur format évolue, l'accent est à nouveau mis sur l'aspect utilitaire avec de moins en moins de place pour la publicité.

À partir de 1985 de nouvelles séries thématiques voient le jour : les personnages célèbres, la journée du timbre, ainsi que les carnets « à messages » qui prennent de plus en plus d'importance. La Poste fait appel à des peintres, dessinateurs, street-artistes ou illustrateurs de bandes dessinées. Désormais, le carnet de timbres, cher aux Français, n'est plus seulement utile, il est une authentique création artistique.

Musée de La Poste 34 Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

[Pour en savoir plus](#)

Auteurs

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale
(indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
FloriLettres : ISSN 1777-563

Éditeur Directeur de la publication

Fondation d'Entreprise La Poste
CP B 707
75757 Paris Cedex 15
Tél : 07 84 37 16 77
fondation.laposte@laposte.fr

www.fondationlaposte.org/

Pour être informé du prochain numéro de Florilettres :

S'ABONNER À FLORILETTRES

